

Entretien avec Serge Giguère Éloge de la culture populaire

Marcel Jean

Number 135, December 2007, January 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18986ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

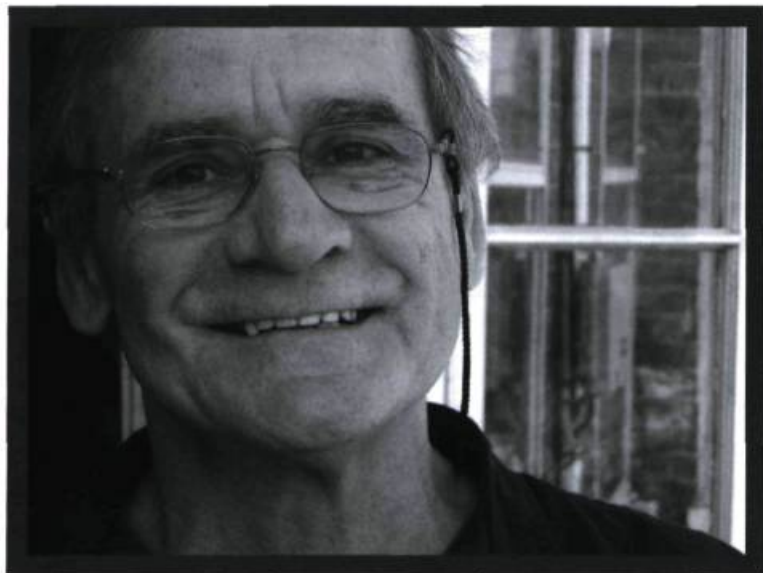
Cite this document

Jean, M. (2007). Entretien avec Serge Giguère : éloge de la culture populaire. *24 images*, (135), 47–49.

Entretien avec Serge Giguère

Éloge de la culture populaire

propos recueillis par Marcel Jean



Oscar Thiffault est un film déterminant dans la filmographie de Serge Giguère. Sorti en 1988, ce film a reçu un accueil chaleureux et a propulsé le cinéaste à l'avant-scène du documentaire québécois. Depuis lors, chaque réalisation de Giguère est un événement, son dernier film, *À force de rêves*, recevant d'ailleurs le prix Jutra du meilleur documentaire.

À l'occasion de l'édition en DVD, par *24 images*, de ce classique de notre patrimoine cinématographique, nous avons demandé au cinéaste de nous parler de ce film qui a contribué à définir son style et sa manière.

24 images : *Avec le recul, comment percevez-vous Oscar Thiffault ?*

Serge Giguère : Tout d'abord comme un beau moment de ma carrière. Je pourrais dire que c'est le véritable début de ma manière de faire du cinéma : tourner petit à petit, en mettant l'accent sur la longue fréquentation des gens que je filme... Une belle surprise aussi, car je n'aurais jamais cru que le film ferait l'ouverture des Rendez-vous du cinéma québécois (en 1988) et que l'Association québécoise des critiques de cinéma lui décernerait le Prix du meilleur moyen métrage.

Ce film arrive à un moment charnière de mon parcours personnel. C'est la fin de ma collaboration avec Robert Tremblay, avec qui je travaillais au sein des Films d'aventures sociales du Québec. Sylvie Van Brabant a décidé de le produire et, après coup, nous avons nommé notre compagnie Les productions du Rapide-blanc, en référence à Oscar Thiffault.

24 images : *Cela souligne effectivement le caractère fondateur de ce documentaire dans votre démarche. Mais quelle était l'origine du film ? Pourquoi avoir fait ce film sur un chanteur de country et de folklore, sorte d'icône de la culture populaire que pratiquement tout le monde avait oublié à l'époque ?*

S.G. : Je suis redevable à Robert Tremblay de l'origine de ce film. En 1983, Robert avait commencé un film consacré à Maurice Richard...

24 images : *Aux dernières nouvelles il y travaillait encore, d'ailleurs.*

S.G. : Je crois que oui. Il m'a demandé de trouver Oscar Thiffault parce que celui-ci avait écrit une chanson sur Maurice après l'émeute du Forum. On a donc tourné une rencontre entre Maurice et Oscar qui chante sa chanson. Tout de suite, je me suis pris d'affection

pour cet homme. J'ai donc commencé à tourner mon film en février 1984, sans argent, avec des restes de pellicule provenant des tournages que je faisais comme caméraman. Le premier scénario date d'août 1985. Je tournais déjà depuis un an et demi. Plusieurs des scènes décrites dans le scénario étaient donc déjà tournées.

24 images : *C'était un scénario qui visait avant tout à satisfaire les organismes de financement. Si on le lit aujourd'hui, qu'est-ce qu'on en retient ?*

S.G. : Je l'ai justement relu avant de vous rencontrer. Dans le texte d'intention qui accompagne le scénario, je parle de mon désir de donner forme à une imagerie populaire qui permette de tracer un portrait social renvoyant à toute une époque. J'indique que je veux faire comprendre que j'appartiens à cette imagerie, à cette culture populaire, autant par mes origines que par mes convictions. Je précise aussi que la méthode de tournage reposera sur la complicité et une longue fréquentation. Enfin, on peut y lire que certaines saynètes évoqueront le vidéoclip, mais en adaptant cette forme à l'imagerie populaire à laquelle appartient Oscar.

24 images : *Justement, comment Oscar Thiffault percevait-il votre volonté de le faire jouer dans des saynètes, des reconstitutions ?*

S.G. : Il embarquait totalement. Il faut comprendre qu'Oscar, c'est l'école du burlesque, c'est le même milieu que Ti-Gus et Ti-Mousse. C'est donc un amuseur public. Quand il faisait ses tournées des chantiers, qui étaient des spectacles de bienfaisance pour l'association des aveugles, il faisait de l'humour autant qu'il chantait.

24 images : *C'est ce qui est évoqué dans le film lorsqu'on voit Oscar, avec un accordéoniste aveugle, qui chante « Deux vieilles filles couchaient dans le même lit... »*



Oscar Thiffault

S.G. : Tout à fait. Rolland Provencher, son guitariste à l'époque du tournage, n'appartenait pas à ce monde-là. Mais Oscar, c'était différent. Il aimait jouer. J'arrivais chez lui et il avait écrit des chansons, des poèmes, il avait préparé quelque chose... Il me disait : « La prochaine fois, on devrait faire un vrai film... » Il voulait écrire le scénario.

24 images : *L'un des aspects les plus réjouissants du film, c'est qu'on n'y dénote jamais de second degré.*

S.G. : Ça vient de mes origines et j'y suis resté fidèle. Le fait d'avoir étudié l'histoire de l'art à l'Université de Montréal ne m'a pas changé. Je viens d'un milieu modeste. Quinzième enfant d'une famille de seize. Mon père faisait trois jobs pour arriver. C'était un milieu moins pauvre et plus catholique que celui d'où provient Oscar, mais cela demeure un milieu modeste. Je m'intéresse donc d'abord à des gens qui illustrent, qui représentent ce milieu. C'est le cas du film que j'ai fait à propos de mon frère, *Le gars qui chante sua jobbe*, qui est sorti en 1989, soit dix ans après avoir été tourné.

24 images : *Ce sont aussi des personnages qui ne maîtrisent pas la parole comme le font, par exemple, les personnages de Pierre Perrault.*

S.G. : Perrault est pour moi une référence. *Le règne du jour*, que j'ai vu à l'Élysée bien avant de faire de cinéma, a été pour moi un choc. J'en ai pleuré de joie. Perrault cherchait des personnages qui avaient du bagout. Des personnages qui maniaient la parole un peu comme lui, d'ailleurs. Moi, j'aime la simplicité. Je ne suis pas un grand parleur. Comme caméraman, j'ai adoré le temps que j'ai passé avec les Innus de la Côte-Nord et avec les Amérindiens de la côte ouest. J'aimais, chez eux, l'aspect concret de l'existence, la parole simple, l'importance accordée aux gestes.

Tout cela se reflète dans le choix de mes personnages. Je m'attache à leur histoire davantage qu'à leur parole. Ti-Guy Nadon, avec qui j'ai fait *Le roi du drum*, est obsédé par sa volonté d'être reconnu. C'est un petit gars de l'Est de Montréal, qui a connu la pauvreté, qui voit des films avec Gene Krupa et qui transporte cette imagerie avec lui.

C'est le personnage que j'aime. Ce n'est pas un sujet. Comme caméraman, j'ai travaillé à de grands films qui étaient d'abord des sujets : *24 heures ou plus...* de Gilles Groulx, *De la tourbe et du restant* de Fernand Bélanger, même la « Chronique des Indiens du Nord-Est du Québec » d'Arthur Lamothe. Mais ce sont des films que je ne serais jamais capable de faire.

24 images : *Pourquoi?*

S.G. : Parce que ma pensée et mon cœur sont plus proches de ce que disait Bernard Gosselin : « Il faut être à l'affût, dans l'attente, le réel devient ton théâtre... » Alors ma façon de faire c'est d'aller prendre du café, de la bière, des broches avec mes personnages. Il faut se laisser imprégner. Avec Guy Nadon, ça voulait dire qu'il allait m'appeler, à tous les soirs, pendant un an, à 18 h 45, pour m'expliquer qu'il avait une idée pour construire sa batterie, qu'il allait mettre une vis à telle place, etc. Pour *9, Saint-Augustin*, j'ai dû déménager. À cette époque, je n'avais qu'une maison de campagne dans les Bois-Francs. J'ai dû m'installer là-bas pour habiter plus près de mes personnages, je me suis investi dans des activités communautaires, j'ai fait des photos pour des diaporamas, tout ça pour prendre le pouls du milieu. Bernard Gosselin disait aussi : « Le cinéma documentaire, c'est une attitude. Tu ne poses pas de questions, tu dis : "Ouais, pis? Ah bon!" » et tu écoutes. »

24 images : *C'est votre règle?*

S.G. : Dans les faits, je n'applique pas de formule. S'il faut que je pose des questions, j'en pose. S'il faut que j'intervienne, je le fais. Avec l'idée de toujours rester ouvert, cependant. Récemment, Sophie Bissonnette m'a demandé d'où venait l'idée de l'avion, dans *Oscar Thiffault*. Je ne le sais pas. Je pourrais dire que c'est parce que j'aimais beaucoup Buster Keaton. Il y a sans doute un rapport. Mais la vérité, c'est que je pense à mon film 24 heures sur 24. J'y pense dans mon bain. Partout. Alors les idées viennent.

Je suis possédé et obstiné. En plus, j'exagère. C'est ce que ma mère me disait tout le temps. Certaines choses viennent sans doute du fait que je suis porté à exagérer.

24 images : *Et comment travaille-t-on avec des gens modestes qui vous font confiance tout en ne connaissant pas nécessairement bien le pouvoir des images et du dispositif cinématographique?*

S.G. : Il faut une éthique stricte. Ce n'est d'ailleurs pas spécifique à ce genre de milieu. Il ne faut jamais profiter de la naïveté des gens. Un jour, nous avions prévu filmer Oscar qui faisait son bois pour l'hiver. Je trouvais que c'était révélateur d'une classe sociale et d'un mode de vie : on se chauffe soi-même. Je suis arrivé un peu tard et ils étaient « partis sur la brosse », prêts à couper le lilas. On ne peut pas filmer ça.

24 images : *Vous avez dit plus tôt que l'accueil réservé au film vous avait surpris. Comment cela?*

S.G. : *Oscar Thiffault* a été réalisé au milieu de la décennie 1980, alors que le nationalisme était à son plus bas. Lorsque j'ai proposé le film à Radio-Canada, on m'a répondu que finalement, c'était l'histoire d'un petit vieux qui buvait de la bière dans son sous-sol. C'était donc difficile de prévoir que le film aurait un tel succès. Gérald Godin, qui était allé le voir au Parisien, a écrit dans *Le Devoir* qu'il s'agissait d'un film fondateur. L'AQCC lui

Oscar Thiffault de Serge Giguère

« Entrez donc ben hardiment... »

par Marcel Jean

Il y a vingt ans de, en février 1988, les Rendez-vous du cinéma québécois s'ouvraient avec la présentation d'*Oscar Thiffault*, documentaire de Serge Giguère consacré à l'auteur et interprète du *Rapide blanc*. Cette chanson, l'une des plus célèbres du répertoire folklorique québécois, est aussi, comme l'a démontré l'ethnologue Luc Lacoursière, l'adaptation et l'actualisation d'une chanson du Moyen Âge intitulée *Le moine tremblant*. Après 1988, elle est aussi devenue le symbole du cinéma de Serge Giguère – la compagnie qu'il a fondée avec Sylvie Van Brabant porte d'ailleurs son nom –, cinéma aux profondes racines populaires tourné vers des gens qui ont en commun leur simplicité et leur passion.

À l'heure où la question identitaire est sur toutes les lèvres, entre le déversoir de la commission Bouchard-Taylor et la compétition de surf politique que se livrent les trois partis présents à l'Assemblée nationale, *Oscar Thiffault* acquiert une actualité et une pertinence nouvelles. Le film de Giguère apparaît en effet comme une leçon d'histoire dénuée d'ostentation et de prétention, dans laquelle sont abordées quantité de questions brûlantes, du rapport à la religion (certains prêtres condamnant l'interprétation du *Rapide blanc*) aux disparités entre Montréal et les régions (*Les parcomètres*), en passant par le besoin de symboles nationaux (*Le Rocket Richard*). Ainsi, Oscar Thiffault devient le modèle d'une certaine identité québécoise : d'origine modeste, il travaille dans les mines, puis en usine, d'abord créateur *on the side*



avant d'oser le devenir à temps plein, composant d'étranges et réjouissantes chansons oscillant entre le commentaire sur l'actualité et la veine du nonsens, grivois, vulgaire et indiscipliné au cœur tendre, personnage paradoxal se passionnant pour les modèles réduits d'avion tout en ayant la phobie de l'altitude (semblable en cela au cow-boy Willie Lamothe, qui avait peur des chevaux). Dans ses contradictions et sa complexité, le personnage d'Oscar Thiffault est donc une sorte d'incarnation des racines du Québec moderne, un individu dont le parcours autant que l'œuvre permettent de comprendre, mieux que bien des thèses et des discours, ce qu'a été, dans le passé, le Québécois. Que le Québec ait changé, c'est incontestable, mais le film de Serge Giguère nous rappelle avec raison qu'avoir honte de ce que nous avons été ou le nier ne nous mènera nulle part.

L'incontestable réussite d'*Oscar Thiffault* tient d'abord à la totale sincérité du cinéaste. Giguère aime profondément le personnage qu'il s'emploie à faire connaître, sans complaisance ni condescendance. L'excentricité d'Oscar rejoint

ainsi celle de Giguère qui s'amuse visiblement beaucoup à créer une imagerie qui relève à de nombreux moments de l'art naïf. *Oscar Thiffault* est donc un voyage au cœur de la culture populaire du Québec, voyage qui va à la rencontre d'une certaine tradition orale. Ici, les acquis du cinéma direct se bonifient d'une exceptionnelle liberté dans l'approche du récit, ce qui permet au cinéaste d'accéder à un espace imaginaire essentiel pour saisir toutes les facettes de son personnage. Festif et émouvant, le film parvient à mettre en perspective l'œuvre d'un artiste longtemps ignoré (quand ce n'est pas méprisé) par l'intelligentsia locale.

En offrant à ses lecteurs le DVD d'*Oscar Thiffault*, *24 images* souhaite faire connaître à une nouvelle génération de cinéphiles ce documentaire qui a marqué la décennie 1980 en contribuant à revitaliser l'héritage des pionniers du cinéma direct.

Oscar Thiffault
Québec, 1987. Ré. et ph. : Serge Giguère. Mus. : Oscar Thiffault. Son : Diane Carrière. Mont. : Louise Dugal. Prod. : Sylvie Van Brabant pour Les productions du Rapide-blanc. 53 minutes, Couleur.

a décerné son prix. Tout comme d'ailleurs elle l'a fait pour *Le roi du drum* et *9, Saint-Augustin*. Ça, j'en suis jamais revenu. Je considère ces trois films comme une sorte de trilogie et qu'ils aient tous été primés par la critique québécoise, c'est vraiment étonnant.

Ce ne sont pas, cependant, des films qui ont voyagé. Je dois admettre que mon cinéma s'exporte assez mal. *À force de rêves*, que j'ai terminé l'an dernier, a été primé à Moncton et à Calgary, mais c'est une exception. Mon cinéma est peut-être un cinéma local.

24 images : *C'est peut-être simplement qu'on ne vous a pas encore découvert. Une rétrospective de votre travail donnerait sans doute une image riche des racines populaires du Québec moderne.*

S.G. : En fait, mes films ont tous été tournés à deux heures de route maximum de chez moi. Comme caméraman, avec Maurice Bulbulian, Arthur Lamothe, Pierre Perrault et Lucie Lambert, je suis allé dans les régions éloignées du Québec et même du Canada. Mais jamais comme réalisateur. Encore une fois, cela s'explique parce que mon plaisir vient de la fréquentation des gens et des lieux. 